

PORTRAIT
D'UN
STARTER

LISSA PRICE





Collection dirigée par Glenn Tavenec

SURVIVRE N'EST QU'UN DÉBUT...

Plongez dans l'univers des Starters et des Enders,
dès le 15 mars 2012,
avec le nouveau roman événement de la dystopie :

STARTERS

de Lissa Price

« Les lecteurs de *Hunger Games* vont adorer ! »
Kami Garcia, auteur de la série bestseller, *16 Lunes*.

Découvrez d'autres nouvelles exclusives gratuites
de la série *Starters* et des bonus sur le site :
www.starters.fr

L'AUTEUR

Titulaire d'un mastère en écriture de l'UCLA, Lissa Price est une scénariste de talent. Elle a écrit des programmes jeunesse pour la télévision et reçu de nombreuses récompenses pour ses scénarios. La duologie *Starters*, son premier projet pour ados et jeunes adultes, a créé l'événement auprès des éditeurs internationaux, dès la soumission du manuscrit.

LA SÉRIE *STARTERS*

Portrait d'un Starter
1^{re} nouvelle exclusive
(février 2012)

Starters
(mars 2012)

2^e nouvelle exclusive
(juillet 2012)

3^e nouvelle exclusive
(octobre 2012)

Enders
(novembre 2012)

Lissa Price

La série *Starters*

PORTRAIT
D'UN STARTER

*traduit de l'anglais (États-Unis) par Aude Lemoine
nouvelle exclusive*



Titre original : PORTRAIT OF A STARTER – AN UNHIDDEN STORY

© Lissa Price, 2012

Illustration : Circuitry artwork © 2012 by Michael Wagner

Published in agreement with the author,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armouk, New York, U.S.A.

Traduction : © Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2012

ISBN 978-2-221-13088-9

(édition originale : ISBN : 978-0-307-97851-6)

Delacorte Books for Young Readers, Random House Inc., New York

Assis sur le béton, je cherche mon fusain dans ma besace avec mille précautions. Je ne veux pas réveiller Callie. Elle est allongée sur mon sac de couchage, les paupières fermées, les lèvres fendues dans un léger sourire. Elle doit être en train de rêver de sa vie avant la guerre. Depuis la fin des combats, l'heure n'est plus franchement aux rires.

Son petit frère, Tyler, dort à l'autre bout de la pièce, caché derrière un rempart de bureaux empilés les uns sur les autres. J'entends ses ronflements intermittents, preuve qu'il est encore malade. Cela explique peut-être pourquoi Callie est venue s'étendre près de moi : elle avait besoin de récupérer.

Mon carnet de croquis est posé en équilibre sur mes jambes croisées. J'y tiens comme à la prune de mes yeux. Ses pages sont cornées et tachées, mais il fait parfaitement l'affaire.

Callie vient d'incliner sa tête vers moi. J'hésite un instant, mon crayon en l'air. Je repense soudain à elle, la première fois que je l'ai vue dans notre quartier. Elle avait treize ans... Maintenant, trois années ont passé : la fillette un peu gauche est devenue la plus dégourdie des nanas que je connaisse. Je laisse vite de côté ce souvenir pour me concentrer sur la jeune fille que j'ai sous les yeux. Je fais abstraction de la crasse sur ses joues et de sa chevelure filasse qui a bien besoin d'un shampoing – mais on peut tous en dire autant – pour me perdre dans la contemplation de sa véritable personne. Les mots me manquent pour la décrire. Je vais donc m'efforcer de la représenter le plus fidèlement possible.

La mine de mon fusain racle le papier. Je forme d'abord l'ovale qui servira de base à sa tête. Une forme d'œuf pour commencer. Je repasse les contours plusieurs fois de suite telle une Formule 1 sur un circuit. Dans le sillage de ces cercles gris peu appuyés se dessinent bientôt les courbes de son visage. Des courbes ! C'est presque une blague : elle est aussi filiforme que moi, ou que n'importe quel Starter. Impossible de passer une année entière dans la rue, sans fric ni parents, et ne pas être maigre comme un clou.

Je hais cette étiquette de Starter qui me colle à la peau. J'en ai ras-le-bol d'avoir seize ans. Marre d'avoir faim. Si seulement, au moins, on pouvait travailler...

Je reporte mon attention sur le croquis. Les traits de son nez sont fins, certes, mais ils ont quelque chose de plus. Elle a le nez de quelqu'un de déterminé. Je m'attarde sur le dessin de ses lèvres : je cherche à les représenter sans qu'elles soient ni trop charnues ni trop minces. Deux ou trois millimètres font toute la différence entre une expression de moue et une attitude sérieuse ; aucune des deux ne convient à Callie.

Son visage n'est encore qu'une ébauche. Je commence à en colorier l'intérieur. D'abord les sourcils, par petites touches. Ensuite, je trace deux formes ovales à la place de ses yeux. Puis, je passe à ses longs cheveux qui retombent sur le sac de couchage. La pointe de mon crayon effleure à peine la page. Non, ce n'est pas ça... J'efface.

Qu'est-ce qui cloche ?

Je m'interromps et fais tourner le fusain entre mon pouce et mon index. Quand tout à coup, je comprends : je ne veux pas la dessiner allongée sur le sol, comme ça, les paupières closes. Cela me rappelle trop... Je chasse aussitôt ces pensées sombres d'un mouvement de tête.

Le poing droit serré contre ma bouche, je souffle pour me réchauffer tout en embrassant du regard cette pièce pleine de courants d'air qu'on a baptisé « chez nous ». Avec son sol froid et ses murs lépreux, on est loin de la chaleur d'un véritable foyer. Je ferme les yeux un instant, le temps de rêver d'une

cheminée et d'une tasse fumante de chocolat chaud se matérialisant devant moi, comme par enchantement.

Raté. Je me remets à mon croquis.

Je décide de représenter Callie les yeux ouverts, de mémoire. Le dessin commence à prendre forme. J'imagine ses épaules nues et couche cette image sur le papier. Pose plus classique pour un portrait, tenté-je de me convaincre. Et moins banal qu'avec son sweat-shirt tout déchiré. Je m'apprête à retoucher ses cheveux lorsqu'elle se met à bouger. Vite, je cache mon carnet derrière moi au moment où elle s'éveille.

– Michael... (Elle s'étire tel un chat.) Tu faisais quoi ?

– Je te regardais dormir, dis-je sur un ton faussement décontracté.

– Pourquoi ?

Elle se redresse pour s'asseoir avec cet air perplexe qui la rend encore plus craquante.

En fixant ses yeux, je me félicite mentalement de les avoir reproduits à la perfection. Et je croise les doigts pour qu'elle ne remarque pas mon esquisse posée à terre.

– Parce que tu es vachement paisible quand tu dors, expliqué-je. Ça me fait repenser aux belles années...

– Désolée de m'être étalée. (Elle prend appui pour se lever.) Tyler faisait trop de bruit.

– Aucun problème.

Debout, je ramasse mon carnet de croquis et le dissimule avant qu'elle ait le temps de l'apercevoir.

Elle tend le cou, curieuse.

– Tu dessines ?

– Je m'amuse.

– Comment va Tyler ?

Je jette un rapide coup d'œil à leur coin de l'autre côté de la pièce, même si, d'où je suis, je ne le vois pas.

– Il a encore du mal à respirer.

Inquiète, elle se précipite à son chevet. J'en profite alors pour ouvrir l'un des tiroirs d'un bureau renversé qui me sert à délimiter mon territoire et y glisse mon carnet ; puis, je considère la collection de dessins que j'ai scotchés au mur. Des portraits de Starters avec des couches de vêtements en lambeaux tombant sur leurs hanches amaigries, contre leurs ventres creux leurs bouteilles d'eau en bandoulière, et au poing leur lampe de poche. Des illustrations des Instituts, y compris le pire, le numéro 37, avec ses murs épais de plusieurs mètres, ses fenêtres à barreaux et ses grilles à l'entrée. Des croquis d'Enders – chevelures d'un blanc immaculé, visages parfaits, complètement retouchés pour certains, ou bien ridés pour d'autres. Avec leurs traits grotesques, ils hurlent en brandissant leurs cannes. Des Starters se battent pour une simple pomme. Des marshals Enders immobilisent un Starter horrifié, à l'aide de

leurs Tasers. C'est la réalité du monde pourri jusqu'à la moelle dans lequel on vit.

Callie s'approche de moi, rompant ainsi mon cauchemar éveillé.

– Tyler ne fait plus de bruit maintenant. (Elle joue avec une de ses boucles, l'air absent.) Dis, ça t'ennuierait de le garder demain ?

– Où tu vas ?

– Je dois faire un truc. Perso.

J'acquiesce d'un faible hochement de tête. Callie l'a encore moins facile que nous autres à cause de Tyler. La vie est déjà assez dure comme ça, sans avoir sur le dos un frangin de sept ans tout le temps malade.

– Un truc de nana ?

Elle hausse les épaules.

J'arrête de la chambrer. Visiblement, elle ne compte pas me dire où elle va.

– T'inquiète, Callie. Je m'occuperai de lui...

Le soir, alors que je sors sur la pointe des pieds pour aller remplir nos bouteilles, je fais un détour par le deuxième étage. Là, je demande à Florina, une alliée, si elle veut bien veiller sur Tyler demain.

– Où tu vas ? me demande-t-elle, la tête penchée, sa frange noire sur les yeux.

– Je dois sortir.

– Avec Callie ?

– Non, elle a un autre truc à faire.

Les lèvres de Florina s'arquent dans un sourire quasi imperceptible.

– OK, Michael. Mais à charge de revanche.

Je lui tape dans la main.

– Merci, Florina. T'es la meilleure !

– Ah ouais ? Et comment tu le sais ? lance-t-elle sur un ton aguicheur qui me met mal à l'aise.

Le lendemain matin, dès que Callie quitte l'immeuble, je file me poster à une fenêtre au bout du couloir, mon sac à dos sur l'épaule. En bas, je la vois qui marque un temps d'arrêt pour examiner la rue à la recherche d'éventuels perdus. Excellent réflexe, Callie, championne de la prudence !

Une fois rassurée, elle s'élance à travers la chaussée. Je me précipite alors vers l'escalier que je dévale quatre à quatre, traverse en trombe le vestibule vide et franchis la porte d'entrée. Ma culpabilité me ronge. J'ai promis à Callie que je veillerais sur Tyler. Lorsque l'on va quelque part tous les deux, elle est d'accord pour confier la garde de son petit frère à un autre allié. Seulement, elle n'a pas encore fait la connaissance de Florina...

Callie est déjà à une centaine de mètres de moi. Un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche : la voie est libre. Rares sont les piétons qui s'aventurent dans cette zone industrielle sinistrée. Bien sûr, cela ne signifie pas pour autant que personne n'est tapi dans l'ombre. Je change mon sac d'épaule, ma car-

gaison d'armes de fortune pèse lourd. Callie est assez grande pour se défendre toute seule, évidemment. Elle est forte et futée. Mais à deux, c'est toujours mieux.

Je ne la quitte pas des yeux, avançant avec le plus de discrétion possible, prêt à me jeter dans l'entrée la plus proche si jamais elle se retourne. Jusqu'ici, pas d'alerte.

Je la suis pendant une heure alors qu'elle remonte en direction du nord. On traverse des quartiers lugubres, aux maisons barricadées par des planches. Chaque fois que Callie passe devant l'une d'elles, peinte en rouge et exhalant cette odeur chimique caractéristique, elle couvre son visage avec sa manche et change de trottoir.

En chemin, nous croisons des Enders. On les reconnaît tout de suite à leur crinière argentée et leur badge de mérite bicentenaire. Juste avant les premiers bombardements, les compagnies pharmaceutiques n'ont pas pu fabriquer assez de vaccins pour sauver les gens de la génération de mes parents. En revanche, elles sont aujourd'hui en mesure de garantir aux Enders une espérance de vie d'au moins deux cents ans...

Retour à Callie. Immobile, seule sa bouteille d'eau se balance au bout de la sangle qu'elle a enfilée sur son épaule.

Venus à sa rencontre, des alliés se sont arrêtés pour lui parler. Je me planque sous le porche d'une bâtisse abandonnée. En jetant un coup d'œil à la dérobée, je les vois maintenant qui repartent, laissant Callie derrière eux. Bizarre. Mon amie ne reprend pas sa marche ; plantée sur le trottoir, on dirait qu'elle attend...

Soudain, j'aperçois un garçon qui s'approche d'elle. Il doit avoir mon âge, mais ses vêtements le vieillissent.

Qui est ce type ? Elle le connaît ? Ses fringues – veste en cuir et pantalon très bien coupé – ont dû lui coûter un max. Par contre, ses chaussures de ville ne lui seront pas d'une grande utilité s'il doit s'enfuir. Mais le plus étrange, c'est qu'il est propre. Les gosses de riches existent encore, je le sais bien, mais j'ai perdu l'habitude d'en voir dans les rues, seuls, sans leurs grands-parents. De temps à autre, ils nous passent sous le nez dans leurs voitures de luxe, à toute allure. Ce quartier de la ville est plutôt en bon état, ce qui explique peut-être la présence d'un Starter aussi friqué.

Callie et lui se tiennent face à face sur le trottoir, aux portes d'une petite maison flanquée de rosiers. Sous le porche d'une demeure voisine, un Ender méfiant les observe depuis sa chaise en osier. Callie hoche la tête et semble boire les paroles de ce Starter.

Le visage de ce garçon me dit pourtant quelque chose. Je l'ai peut-être dessiné un jour ? Ça m'arrive souvent ; je choisis un modèle au hasard et après, quand je le recroise, j'ai l'impression de le connaître. Oui, j'en suis sûr à présent : j'ai fait le portrait de ce type, à l'époque où il habitait le rez-de-chaussée de notre immeuble, il y a plusieurs mois.

Il a drôlement bonne mine comparé à avant. Mais où a-t-il dégoté ces fringues ? Soit il a gagné le gros lot, soit un vieux parent s'est manifesté et porté garant pour lui. Cela expliquerait pourquoi il est parti. À sa place, je n'aurais pas dit non. J'imagine le tableau : une grand-tante éloignée vivant dans une vaste demeure douillette aux placards de cuisine pleins à craquer de chips, de bonbons, de chocolat et de confiture. Et le congélateur rempli à ras bord de pizza.

Le type balaie du regard les environs. Je m'accroupis derrière le mur du porche. Je m'en fous qu'il repère ma présence ; c'est plutôt pour Callie. Mais je ne crois pas qu'elle m'ait vu.

Nouveau coup d'œil : ils s'en vont. Ensemble.

Je traverse la rue pour mieux observer le garçon. Son nom m'échappe encore, mais je me souviens qu'il avait une longue cicatrice sur une joue. De là où je suis, je ne la distingue pas. Je devrais pourtant. Et si la grand-tante pleine aux as avait payé sa chirurgie esthétique ? Elle a peut-être voulu effacer le passé de squatteur de son petit-neveu.

Je scrute chacun de leurs mouvements. Il lui passe maintenant un bras autour des épaules. Aussitôt, je sens le feu me monter aux joues. Callie ne se dégage pas. Elle continue même à avancer comme si de rien n'était. Mais d'où est-ce qu'elle connaît ce mec ?

Ils ne se rendent pas compte à quel point ce spectacle est hallucinant : un gosse de riche se baladant avec une Starter paumée !

Une patrouille de marshals me passe à côté. Hargneux, ils nous dévisagent, d'abord moi, puis Callie et le type, avant de poursuivre leur route.

Où va-t-elle ? Elle avait rancardé avec lui ? C'est pour ça qu'elle ne voulait pas me confier où elle allait ?

Elle a le droit de sortir avec qui elle veut, on n'est même pas ensemble. Difficile d'avoir une copine quand on n'a pas d'argent, ni de voiture ou de maison. Si c'était le cas, peut-être que j'emmènerais Callie au resto. D'ailleurs, ça devait fonctionner comme ça avant la guerre. Pour ce que j'y connaissais... J'avais seulement treize ans.

Ils marquent maintenant un arrêt devant un café. Il entre seul.

Pendant ce temps, elle manque de me repérer. Comment réagirais-je si cela arrivait ? J'inventerais qu'elle a oublié quelque chose chez nous et que je lui ai rapporté. Sauf que je n'ai rien sur moi lui appartenant. Ou je pourrais baratiner une histoire à propos de Tyler : lui raconter qu'elle doit rentrer

s'occuper de lui, qu'il est fâché qu'elle l'ait une nouvelle fois laissé tout seul. Mais ce serait du n'importe quoi et ça, elle le découvrirait à la seconde où elle rentrerait. Moralité : mieux vaut veiller à ce qu'elle ne me voie pas.

Le type vient de ressortir avec deux tasses de café glacé recouvertes d'une montagne de crème chantilly. Je me mets à saliver comme un malade. Ils s'assoient en terrasse, alors je me cache en vitesse dans l'entrée d'un bâtiment. La porte donne sur un petit pressing, coincé entre deux commerces désaffectés. Je reste sur le seuil. Même ici, à Beverly Hills, les temps sont durs pour les affaires. Seulement, il faut bien que quelqu'un nettoie les vêtements de la population active d'Enders. Derrière moi justement, une femme en tailleur rouge s'approche, les bras chargés de linge. Elle se fige en découvrant mon visage. Elle a peur. C'est *moi* qui lui fais peur. Un sourire rassurant aux lèvres, je me plaque dos au mur et tends le bras pour lui faire signe qu'elle peut entrer. Elle tremble légèrement au moment de passer devant moi. Son parfum capiteux me monte à la tête, il me rappelle celui d'une couronne mortuaire dans un funérarium.

Je me reconcentre sur Callie. Elle sourit, toujours pendue aux lèvres de ce type. Elle vient de prendre une gorgée de café et il se penche vers elle pour lui essuyer sa moustache de crème.

L'estomac à l'envers, j'inspire profondément et dévisse ma gourde. J'ai soif, mais l'eau tiède ne me désaltère pas. Rien à voir avec la boisson glacée et sucrée qu'ils s'enfilent, tous les deux !

Soudain je sens quelque chose de dur me piquer le bras. Après un quart de tour vers la porte, je sursaute. C'est le propriétaire du magasin, un de ces Enders bornés, décidés à ne pas se faire lifter. Du coup, son visage ressemble à un masque d'Halloween en papier mâché tout froissé. Flippant. Il serre un balai dans sa paume.

– Débarrasse-moi le plancher ! crache-t-il. Tu vas faire fuir mes clients.

Derrière lui, l'Ender en tailleur se recroqueville, agrippant ses vêtements fraîchement nettoyés au point de les chiffonner.

– Je ne fais rien de mal, me justifié-je.

– Fiche-moi le camp, j'te dis ! (Il me pique à nouveau avec le manche de son balai comme si j'étais un animal enragé.) Sinon j'appelle les marshals.

Je jette un coup d'œil rageur à la terrasse du café. Callie est partie... Je m'élançe à dans la rue en la cherchant des yeux.

– C'est ça, va-t'en ! me crie l'Ender. Et que je ne te revoie plus traîner par ici !

Une voiture klaxonne et manque de me renverser mais je l'esquive juste à temps. Callie et l'inconnu s'éloignent, à l'autre bout de la rue.

Je presse le pas, sans oser courir pour autant. Les Enders préviendraient aussitôt les marshals s'ils apercevaient un Starter piquer un sprint. Surtout à Beverly Hills, le ghetto des Enders fortunés. Le quartier n'a pourtant pas échappé à la Guerre des Spores qui a éliminé une génération entière, mais il demeure encore l'adresse de prédilection des acheteurs d'équipement électronique et de fringues de designer.

À présent, Callie et son copain s'engagent dans l'une des artères parallèles qui mènent au cœur de Beverly Hills. Je me souviens de cette avenue. J'y suis allé avec ma mère quand ma tante nous a rendu visite ; j'avais douze ans. Pour moi, c'était comme si toutes les vitrines étaient remplies d'or et de diamants.

Callie n'est pas là pour faire du lèche-vitrine, apparemment. Avec l'autre, elle accélère.

Où va-t-elle donc ?

Prudent, je garde mes distances. Ils s'arrêtent enfin devant un immeuble récent, aux façades couvertes de miroirs. À en juger par ses gestes à l'intention de Callie, le type semble lui dresser un topo sur l'endroit. Une fille en sort à l'instant.

Elle est canon.

Les cheveux raides, noirs, elle doit avoir à peu près mon âge. Callie et l'inconnu lèvent à peine les yeux sur son passage. La fille traverse la rue, marchant dans ma direction. Soudain, je la reconnais. Oui, elle

habitait le même quartier que nous, avant. Il y a quelques mois encore, elle squattait l'immeuble d'à côté. Je l'ai dessinée elle aussi.

– Chynna ? l'interpellé-je.

– Oui ?

J'approche. Elle ne m'a pas encore vue. Elle fait légèrement glisser ses lunettes de soleil sur l'arête de son nez.

– Hé, Chynna. (Je la salue de la main.) Michael, tu te souviens ?

– Euh non... désolée.

Elle remet ses lunettes en place.

– Mais si, j'habitais dans le bâtiment près du tien. Je n'ai pas mon carnet de croquis aujourd'hui : c'est sûrement pour ça que tu ne me reconnais pas.

– Je suis désolée. (Elle me considère avec une expression neutre.) Tu dois me confondre avec quelqu'un d'autre...

C'est pourtant bien son visage, sa voix. Par contre, elle est habillée différemment, en tailleur-jupe et talons hauts, avec un gros sac à main imprimé d'une foule de logos. Sa peau, autrefois couverte d'entailles, a l'air à présent parfaite. Demi-tour et elle s'enfonce d'un pas pressé dans une contre-allée. Je lui emboîte le pas.

– Chynna, attends.

Elle poursuit sur sa lancée.

– Je voudrais te demander un truc à propos de cet immeuble.

J'allonge le bras, frôle le sien. Elle se dégage vivement.

– Ôte tes sales pattes !

Un commerçant Ender sorti mettre ses poubelles dans la rue s'écrie :

– Ce vaurien t'embête ?

– Oui, lâche-t-elle, sans ciller. Débarrassez-moi de ce Starter.

Elle a prononcé ce dernier mot, comme si nous étions une espèce venimeuse. Super bizarre qu'elle m'appelle comme ça sachant qu'elle en est une aussi.

– Chynna, qu'est-ce qui te prend ? insisté-je.

L'Ender m'empoigne sans ménagement. Je tente de retrouver mon équilibre, un bras toujours tendu vers Chynna, mais elle me flanque un violent coup de sac à main en pleine figure ; son *it bag* me laisse une éraflure.

Avec une clé de bras, le commerçant me fait m'écrouler. Je l'emporte dans ma chute ; il se débat comme un catcheur.

– Lâchez-moi ! hurlé-je, fou de rage.

Mon sac à dos s'est ouvert en tombant. Mon carnet glisse en plein dans une flaque. Non... Pas mes dessins.

Impuissant, je regarde Chynna – ou, en tout cas, son sosie – disparaître à l'extrémité de la ruelle. Elle monte à l'arrière d'une limousine blanche rutilante. Derrière sa vitre teintée qu'elle vient de baisser, elle

me dévisage maintenant avec une mine de dégoût. Comme si elle n'avait jamais été dans la même situation. Son chauffeur démarre dans un crissement de pneus.

Le commerçant finit par me lâcher.

Je ramasse mon carnet, essuie l'eau boueuse sur la couverture avec la manche de mon pull. Une fois relevé, le corps meurtri, je quitte l'allée pour retourner devant le bâtiment où j'ai laissé Callie.

Elle n'est plus là. Idem pour le type.

Où sont-ils ? À l'intérieur ?

Je m'avance vers la porte quand une sirène de police retentit brusquement, non loin. Le commerçant me dévisage avec un rictus suffisant.

– C'est vous qui les avez prévenus, constaté-je.

– Les gosses comme toi, on les enferme dans des Instituts !

De l'Ender tout craché. Sans réfléchir, j'entoure sa gorge fragile de mes puissantes mains de Starter.

– Je n'y peux rien. Si le monde est tel qu'il est, c'est de votre faute à vous, les Enders. (Je resserre mon emprise et le vieux devient tout rouge.) Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

D'un mouvement de tête, je désigne l'immeuble couvert de miroirs.

– Les bureaux... de Prime... Destinations, balbutie-t-il d'une voix éraillée.

– Quel genre de bureaux ?

Il ouvre à nouveau la bouche mais aucun son ne s'en échappe. Ses lèvres pâlisent jusqu'à devenir presque blanches.

– Qu'est-ce qu'ils font ici ? le pressé-je dans un cri.

Sous sa peau froide et ridée, je sens ses os. Je jurerais les avoir entendu craquer.

Qu'est-ce qui me prend ? J'ai pété les plombs. On dirait une bête sauvage...

Je lâche l'Ender qui chancelle et s'écroule face contre terre. Haletant, j'examine d'un regard fixe sa silhouette d'apparence chétive. Le bruit des sirènes s'amplifie. Je l'ai blessé ? Est-ce grave ?

Je touche sa jambe de la pointe de ma chaussure. Il ne réagit pas. La sueur perle sur mon front. Qu'est-ce que j'ai fait ? Tout à coup, cependant, un mouvement. Je gonfle mes poumons. À quatre pattes, le vieux me décoche un regard haineux à travers sa mèche argentée.

– Va donc voir par toi-même, dit-il d'une voix crue, en indiquant le bâtiment d'un signe de tête.

Cela sonne comme un défi. N'empêche, ça me démange de foncer à l'intérieur pour aller chercher Callie et l'empêcher de commettre la pire erreur de sa vie. Quel genre d'endroit métamorphose les Starters en mannequins parfaits mais sans cerveau ni mémoire ? Le vacarme des sirènes déchire l'air alors que la voiture des marshals apparaît au coin de la rue dans un dérapage contrôlé, son capot gris métallisé aussi inquiétant que l'aileron d'un requin. Le

commerçant, sur mes talons, me dénonce de son index fripé, moi l'agresseur, l'animal, le Starter.

Mon carnet et mon sac serré contre moi, je détail.

Quelques heures plus tard, de retour dans ma chambre, les pieds enflés, les muscles cuisant de douleur, je reste assis dans ma cachette. Tyler, lui, dort dans sa petite forteresse. Callie n'est toujours pas rentrée. J'essaie de ne pas penser à la possibilité effrayante qu'elle ne revienne jamais.

J'examine son portrait. À cause des taches de boue, le bord des feuilles est encore plus sale qu'avant mais, par chance, ses traits sont intacts.

Au fusain, je peaufine ses cheveux. D'un côté, en les crayonnant fidèles à mon souvenir : en bataille et fougueux. Après une longue inspiration, je dessine l'autre côté en m'appliquant. Je prends mon temps. Au final, cette partie du croquis est lisse, parfaite. Une caricature ? Un avant et un après ? Possible.

D'un crayon brun, je colorie un iris. Je m'attaque au second mais m'interromps tout à coup. Je choisis un crayon d'une couleur différente : après avoir survolé la palette, ma main s'immobilise sur le bleu. Je le fais de cette couleur – une couleur que je ne vois pas quand je regarde Callie. Comment cette idée m'est venue ? Je n'en sais rien.

Néanmoins, le portrait est enfin terminé. Je le trouve ressemblant. Et aussi dérangent, flippant. C'est de l'art, normal, me persuadé-je. J'ai le droit,

pas vrai ? Il s'agit de ma propre interprétation et, selon moi, elle se rapproche davantage de la réalité que certains portraits photoréalistes. Quand soudain, je comprends mon geste. Ces mois durant, j'ai beau m'être rapproché de Callie à force de vivre avec elle, je ne peux pas dire que je la connaisse. Dans le quotidien désespéré et pathétique qui est le nôtre, personne ne peut rien prévoir ni prétendre être capable d'anticiper la réaction de quelqu'un.

Même pas la mienne.

Le regard dans le vague, j'écoute les ronflements de Tyler qui croit que sa sœur va revenir.

Je l'espère.

En attendant de découvrir **Starters**,
en mars 2012...

Entrez
dans un
nouvel



avec d'autres romans
de la collection

www.facebook.com/collectionr

DÉJÀ PARUS

**LA COULEUR
DE L'ÂME
DES ANGES**

de Sophie Audouin-Mamikonian



de Rae Carson

À PARAÎTRE

La Sélection

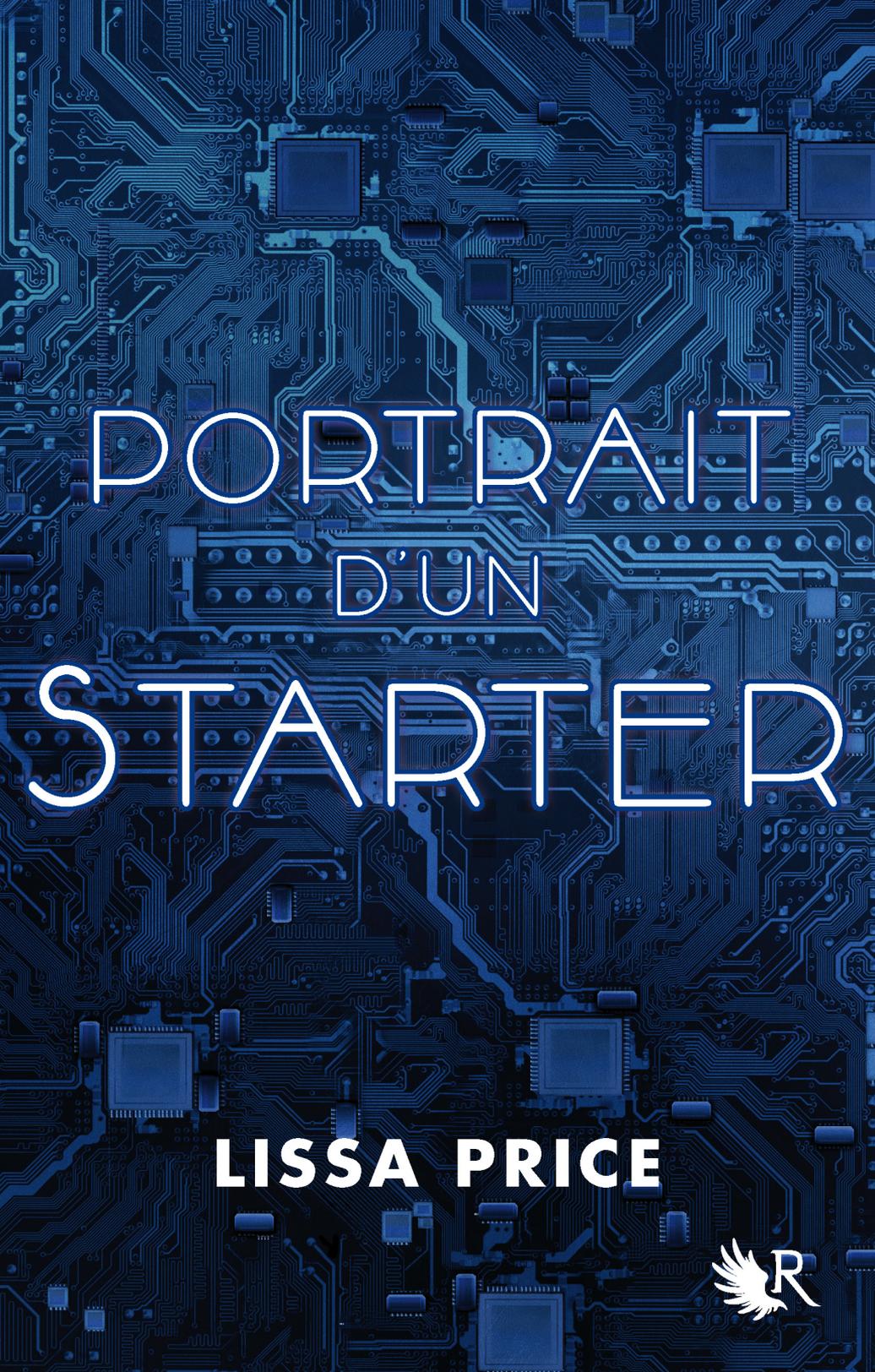
de Kiera Cass
(avril 2012)

Night School

de C. J. Daugherty
(mai 2012)

Kaleb Hellgusson

de Myra Eljundir
(juin 2012)



PORTRAIT
D'UN
STARTER

LISSA PRICE

